

EMMANUELLE POL

LE PRIX DES ÂMES



FINITUDE

I

C'était la première consultation de la journée pour le docteur ; il savoura le rayon de soleil qui entrait dans son cabinet en même temps que cette nouvelle patiente, en cette fraîche matinée de printemps. D'un pas élastique, la jeune femme vint s'asseoir en face de lui. Ses cheveux blonds flottant librement sur ses épaules, son visage fin et pâle, son maintien souple et gracieux, tout en elle dégageait un charme fragile qui contrastait avec des yeux d'un bleu glacé, dans lesquels perçait une intense détermination. Une fois assise, elle croisa nonchalamment de longues jambes gainées de nylon avant de résumer brièvement son parcours. Sur un ton détaché, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre, elle évoqua une enfance et une adolescence banales, des études d'histoire de l'art, un

mariage qui s'était soldé peu de temps auparavant par un divorce. Depuis, elle vivait en célibataire, « une petite vie normale » précisa-t-elle. Ces derniers temps, arrivée à un tournant de son existence, elle ressentait le besoin de prendre du recul, de faire le point. Une amie lui avait parlé du docteur. Comment se nommait l'amie ? La jeune femme fit un geste évasif : une connaissance, perdue de vue depuis longtemps.

« Je vois », répondit le docteur sans ciller.

Ses yeux ne quittaient pas la patiente tandis qu'il poursuivait l'entretien, attentif au moindre signe. Il avait sensiblement diminué le nombre de ses consultations dernièrement, et il y regardait à deux fois avant d'entamer une nouvelle thérapie. À soixante-cinq ans, il avait eu son lot de misère humaine, il était temps de lever le pied. Pourtant quelque chose le touchait chez la visiteuse. Elle se tenait immobile, les mains sagement posées sur les genoux, son regard clair fixé droit devant elle. Une femme bien élevée, jolie, cultivée. Une de ces femmes qui ont « tout pour elles », se disait le docteur. Et cependant elle était là, demandant poliment de l'aide. Qu'est-ce qui la poussait ? Que pourrait-il pour elle ? La reverrait-il même jamais ? Peut-être ne reviendrait-elle pas, peut-être lui faudrait-il, comme pour tant d'autres, rester dans l'incertitude, sans savoir ce qu'était devenu celui ou celle qui était venu un bref instant déposer son fardeau chez lui.

« Si nous entamons un travail ensemble... »

Posément, il entreprit d'exposer les conditions d'une analyse. Sa voix était chaude et ferme pendant qu'il déroulait le discours habituel. Les entretiens préliminaires. La tranche horaire fixe. Cet espace qui lui serait dévolu. L'absolue liberté de ce qu'elle pourrait y dire. Lorsqu'il annonça son tarif, il vit la patiente tiquer. Comme d'habitude. Comme tous ceux qui venaient se renseigner, elle faisait le calcul de ce que lui coûteraient ces séances à long terme. Depuis le temps qu'il pratiquait, le docteur avait eu l'occasion de mûrir l'épineuse question de l'argent. D'un coup d'œil, il avait classé la cliente : manières, allure, sac, chaussures, milieu aisé, ça se voyait. Curieux, comme ces gens qui dépensaient sans compter pour des biens matériels négotiaient systématiquement sur le prix de leur souffrance.

« Une dernière chose, ajouta le docteur, le paiement s'effectue toujours en liquide. Pas de virements, pas de chèques. »

Sur ce point également, il connaissait d'avance la gamme des réactions, qui allaient de la contrariété à l'indignation : on ne manipulait plus d'argent de nos jours, les transferts s'effectuaient de manière virtuelle, en pressant sur des touches. Aussi certains de ses patients s'obstinaient-ils, parfois pendant des années, à refuser cette contrainte obsolète, honteux de sortir leur portefeuille, rechignant à tendre leur billet, prêchant inlassablement pour les vertus simplificatrices d'un mandat électronique

ou d'un prélèvement automatique. Celle qui se trouvait en face de lui aurait certainement la même réaction, habituée, certainement, à tout régler par carte de crédit.

À son grand étonnement, la jeune femme éclata de rire.

« Bien entendu, cela va de soi ! » répondit-elle. Pour une raison inconnue, cette condition semblait la divertir particulièrement. En un instant, toute sa tristesse s'était évaporée et un sourire amusé avait éclairé son visage. Légèrement déstabilisé, le docteur se leva :

« Réfléchissez, dit-il en tendant la main à la patiente. Prenez votre temps. Si vous le souhaitez, nous pouvons nous revoir. »

Une fois la porte refermée, il se rassit. De son bureau, la vue plongeait à travers la fenêtre vers le minuscule jardin qui ornait l'arrière de sa maison. Il caressa du regard le parterre de jonquilles d'un jaune acide, le cerisier encore nu où sautillait un merle. La journée s'annonçait belle, la nature explosait. Et pourtant, partout, tout le temps, ces gens qui luttèrent, peinaient, tâchant d'aller de l'avant, crevant sous le poids de leur détresse, de leur solitude et de leurs pauvres secrets.

Instinctivement, son regard se porta vers l'étagère sur laquelle il déposait, année après année, les cadeaux que lui offraient ses patients. Au beau milieu des rayonnages encombrés de livres et de revues s'entassait, dans une douce anarchie, une accumulation de bricolages, de peintures, de collages, de sculptures, des livres même, toute

une faune d'œuvres sauvages, naïves, grossières ou raffinées. Chacune lui avait été offerte à un moment précis de la cure, par un être dont il connaissait la moindre faille. Émergeant de ce fouillis se dressait un casse-noix en bois verni, constitué d'une structure creuse que venait comprimer une large vis. Entre les mandibules de l'outil reposait une noix finement peinte qui représentait, avec une précision merveilleuse, une tête de femme — la tête, sans doute, de celle qui lui avait offert ce curieux montage. Un tour de vis aurait suffi à la briser.

Poussant un soupir, le docteur passa une main sur son crâne chauve, referma le dossier de la nouvelle cliente, y colla soigneusement une étiquette. Puis il ouvrit un tiroir et le rangea à la lettre P. Machinalement, il tapota le coussin de son divan, sur lequel pourtant la jeune femme ne s'était pas allongée pour cette première séance. Déjà, le patient suivant sonnait.

2

Lucie tourna la clé dans la porte, lança sa veste d'un côté, ses chaussures de l'autre et s'effondra sur une chaise. Tout était calme, son lit était encore défait et les restes du petit-déjeuner traînaient toujours sur l'évier. Dans le coin salon presque entièrement vide, quelques cartons, une chaîne stéréo et un canapé semblaient avoir été déposés au hasard ; seule une paroi était occupée par une bibliothèque dont les rayonnages surchargés grimpaient jusqu'au plafond. On n'entendait pas un bruit dans cet immeuble vieillot composé de studios sommairement rénovés, pour la plupart loués à des étudiants.

Une journée bien remplie, pensa Lucie. Ce matin, avant de se rendre au bureau, elle s'était enfin décidée à

aller voir le psychiatre dont Violaine lui avait tant parlé. Prudente, elle s'était abstenue de mentionner le nom de cette amie avec qui elle était maintenant brouillée, et qui était probablement toujours en traitement chez le praticien : ce n'était pas le moment de rentrer dans les détails de leur querelle. Et puis qui sait, peut-être aurait-il alors refusé de la recevoir.

Elle avait dû chercher sur un plan pour trouver l'adresse, une ruelle en pente, dans un quartier résidentiel un peu excentré. Le long des trottoirs s'alignaient des pavillons blancs à deux étages, tous semblables avec leur boîte aux lettres sur pied et leur carré de gazon. À cette heure matinale, la lumière était limpide, on respirait une odeur d'herbe et de fleurs coupées qui lui faisait du bien. En arrivant, elle avait examiné la plaque : *Docteur F...*, aucune mention de sa spécialité. Sans doute la psychiatrie aurait-elle dénoté dans cet environnement paisible. Sur la porte, deux sonnettes, « *consultation* » et « *privé* ». Le médecin vivait probablement à l'étage, au-dessus de son cabinet. Lorsqu'il avait ouvert la porte, elle avait été surprise de se trouver en face d'un petit bonhomme insignifiant, chauve, la soixantaine largement entamée, un type qu'elle ne reconnaîtrait pas dans la rue si elle le croisait. C'était donc ça, le surhomme, le sauveur dont Violaine lui avait rebattu les oreilles ? Par la suite, l'entretien aussi l'avait déçue. Elle s'était imaginée quelque chose de percutant, de profond, d'immédiatement bouleversant.

Mais elle n'avait eu droit qu'à des questions banales. Quant aux explications du docteur, elles ne lui avaient rien appris. D'un œil elle avait lorgné le divan, un sofa usé recouvert d'un couvre-lit bariolé. Un creux, en son centre, gardait la trace des corps qu'il avait portés. Que s'y passait-il exactement? Mystère. Les conditions matérielles semblaient aussi précises que le processus était obscur. Pourtant, quelque chose chez cet homme lui inspirait confiance. Elle n'aurait pas su dire quoi, sa présence, une forme particulière d'attention peut-être.

La jeune femme s'étira, poussa un soupir. Maintenant, avec ses huit heures de travail dans les reins, elle se serait bien passée de ressortir. Son pyjama, un bol de soupe et un bon bouquin, voilà tout ce à quoi elle aspirait pour la soirée. La seule idée de se doucher, se changer, se remaquiller et se remettre en route lui donnait la nausée. Si seulement il pouvait annuler! Au même instant, une sonnerie retentit dans son sac. Maugréant, Lucie fouilla dans la besace pour en extraire deux téléphones. Sur le second, un petit appareil rose vif, un message s'affichait. B. était descendu au Hilton. Il se réjouissait de la revoir et lui proposait de dîner au restaurant de l'hôtel. Trop tard pour se dédire! En soupirant, elle se leva pour se préparer. De toute façon, s'il fallait être sincère, l'invitation tombait plutôt bien. Pour ce qui était du repas, Lucie ne s'inquiétait pas: sourire, alimenter la conversation, poser les bonnes questions, mettre en valeur un

interlocuteur masculin étaient des habitudes qui ne lui demandaient aucun effort, presque des réflexes. En vérité, elle se disait parfois qu'elle n'avait été élevée que pour ça : enjoliver la vie d'un homme. Sans compter que la conversation de B. était loin d'être désagréable ; entrecoupée d'anecdotes savoureuses sur les affaires qu'il brassait, elle se terminait inmanquablement par l'évocation de sa femme et de ses filles, restées dans son Liban natal où il les entretenait dans l'opulence, et dont le souvenir lui faisait systématiquement monter les larmes aux yeux.

Allons, il était l'heure. Lucie jeta un dernier coup d'œil au miroir avant de tirer la porte. Soulignés par un maquillage discret, ses prunelles transparentes et son visage aux pommettes hautes étaient mis en valeur par le chignon flou qu'elle avait rapidement agencé dans ses cheveux. Elle avait opté pour des escarpins beiges, une jupe noire ajustée et un chemisier entrouvert sur la dentelle d'un balconnet. Vinrent s'y ajouter une touche de parfum (un muguet discret, les hommes craignaient comme la peste cette trace trop repérable), quelques bijoux et un sac griffé qu'elle avait heureusement conservés de sa vie précédente : B. aimait le luxe et mettait toujours son point d'honneur à la recevoir dans des lieux élégants, l'un de ses plus grands plaisirs consistant à épier les yeux masculins rivés sur l'« amie » qui le rejoignait. « Mes amies », c'est ainsi que B. nommait les filles qui gravitaient autour de lui, attirées par sa générosité et son immense

gentillesse. Pauvre B. pensa-t-elle en faisant claquer ses talons dans l'escalier, avec son physique, c'est certain, il serait difficilement parvenu à s'entourer sans payer.

Quant au déroulement de la soirée, Lucie le connaissait par cœur. Installé dans le bar feutré de l'hôtel, B. l'accueillerait d'un retentissant « Ma chérie ! Comment vas-tu ? » et lui ouvrirait largement les bras pendant qu'elle s'avancerait vers lui, souriante, veillant à faire onduler sa démarche sous le regard des hommes installés ça et là dans les profonds fauteuils de cuir. Ils prendraient un verre, converseraient à voix basse en grignotant des amandes salées. Régulièrement, elle renverserait la tête en arrière pour lancer un éclat de rire, poserait sa main sur le genou de son interlocuteur. Puis il y aurait le repas, un bavardage animé au cours duquel B. commanderait les plats les plus chers (« Mange chérie, mange, prends tout ce que tu veux ! »), arrosé de vins coûteux auxquels elle-même ne toucherait pas. Enfin, c'est légèrement ivre que B. s'agripperait à elle pour monter dans sa chambre.

Chaque fois qu'il se déshabillait, c'était pour elle un choc que ce corps déformé par l'obésité. Elle n'en était pas dégoûtée pourtant. Lorsqu'elle couchait avec lui, c'est avec beaucoup de tendresse et même un certain plaisir qu'elle plongeait ses mains jusqu'aux coudes dans les souples bourrelets qui ruisselaient sur elle, enfouissant son visage dans l'amas de chair moelleuse, mordillant parfois une rondeur qui passait à sa portée. Cela lui rappelait la

pâte à gâteaux que confectionnait sa mère lorsqu'elle était enfant, et dont on lui donnait parfois un morceau à pétrir, souple, blanc, douçâtre. Des innombrables régimes qu'il avait tentés, B. n'avait gardé que cette cascade de peau livide et flasque, marquée de vergetures, perlée dans les plis d'une rosée de sueur musquée, la même sueur qui coulait à grosses gouttes sur son visage quand il faisait l'amour.

Lorsqu'il s'était suffisamment démené, B. s'affalait sur le dos. Il ne restait plus à Lucie qu'à sucer ou branler gentiment le minuscule sexe dissimulé dans une touffe de poils noirs, loin sous le ventre. Avec un soupir d'aise, il se laissait aller :

« Ah, je vais bien dormir », ronronnait-il d'une voix déjà gagnée par le sommeil, tandis que Lucie épongeait affectueusement son front moite. Puis, rouvrant une paupière lourde : « Sois gentille, reste encore un moment, tu veux bien ? Tu fermeras la porte en partant. »

« Je suis là », répondait doucement Lucie.

Avant de sombrer dans le sommeil, selon un rituel immuable, B. plongeait la main dans le portefeuille gonflé de billets de banque qu'il conservait dans sa table de nuit.

Puis, comme il aurait offert un sac de bonbons à une petite copine :

« Tiens, tu es mignonne ! » s'exclamait-il, tendant à Lucie une poignée de coupures chiffonnées.